

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » 14 » six mois.
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

7 avril 1863.

Les journaux hostiles à la Pologne se sont trop hâtés de publier de fausses nouvelles que les faits viennent démentir chaque jour. L'insurrection s'étend et le mouvement est trop avancé pour qu'il soit possible de le comprimer de sitôt.

L'insurrection se propage dans la Lithuanie. Des bandes d'insurgés ont paru dans les environs de Vilna, Wilkomir, Szawle, Fowiany. Les paysans prennent part à l'insurrection; ils refusent de payer les impôts. Les Russes sont inquiétés sur tous les points en Lithuanie par de petites bandes d'insurgés. Korewa, un des chefs polonais, vient d'être fusillé à Kowno, et les Russes ont détruit complètement, près Wilna, une troupe de 70 jeunes gens qui s'étaient mis en route pour rejoindre les insurgés.

Les dépêches du 6 assurent que l'indignation éclate dans beaucoup de provinces où jusqu'à présent on n'avait pu compter sur les paysans. Dans le gouvernement de Gowno, le soulèvement a pris des proportions considérables. Tout le district de Nord-Alexandrow est en pleine révolte et la position des Russes y devient désormais très difficile.

Devant l'impossibilité qu'il y a pour les Russes organisés en corps d'armée, de poursuivre efficacement les bandes insurgées, les généraux du czar en sont réduits à imiter leurs adversaires. Des volontaires sont choisis parmi les troupes et on leur donne un supplément de solde de deux florins par jour ainsi que des rations supplémentaires d'eau-de-vie, de viande et de pain pour les encourager à braver les fatigues. On recrute aussi des paysans pour leur servir d'espions; mais ces bandes indisciplinées commettent de nombreux actes de pillage qui leur aliènent tout à fait la partie des populations restée jusque-là indécise.

D'après les dernières dépêches, les libéraux de Moscou et de St-Petersbourg s'agitent enfin devant les appels répétés

qui leur viennent de la Vistule, et bien que l'Assemblée de la noblesse de Saint-Petersbourg ait voté une Adresse dans le sens de l'intégrité de l'empire, on n'hésite pas à supposer que, malgré le mouvement général des esprits au cœur même de la Russie, le gouvernement d'Alexandre II se préoccupera fort peu des hautes questions d'humanité et de justice qui se rattachent à l'état actuel des choses.

Un journal anglais publie un manifeste adressé à l'Europe par le comité révolutionnaire de Varsovie. Dans cette pièce, on démontre l'intérêt des puissances occidentales à rétablir le royaume de Pologne. Le manifeste réclame une intervention armée qui ne serait pas très coûteuse, puisqu'il ne faudrait, dit-il, qu'un corps auxiliaire anglo-français de trente mille hommes.

D'après une lettre de Copenhague, on aurait des doutes sur l'acceptation du trône de Grèce par le prince Guillaume de Danemark. J. REBOUX.

On assure dit la Patrie, que le Gouvernement français aurait porté à la connaissance de ses principaux agents à l'étranger la phase nouvelle dans laquelle sont entrées les négociations relatives aux affaires de Pologne.

Cette communication serait faite surtout au point de vue des intérêts de la politique générale et de ceux de l'humanité.

On remarque beaucoup le silence gardé par le *Moniteur* au sujet de la prétendue cessation d'hostilités que, d'après plusieurs dépêches d'origine russe, le comité révolutionnaire de Varsovie aurait prescrite aux chefs de l'insurrection polonaise. En effet, de divers côtés à la fois, on signale la recrudescence du mouvement armé, notamment dans le palatinat de Lublin et en Lithuanie.

Nous lisons dans le *Sidèle* :

« On nous mande du département de la Charente-Inférieure une nouvelle que nous ne ferons suivre d'aucune épithète, quoiqu'elle justifie toutes celles qui pourraient tomber de la plume de M^{me} de Sévigné. On dit, on assure, on affirme, mais nous ne répétions ce bruit que sous toutes réserves, que les maires, tous les maires

entendez-vous bien, d'un canton important, auraient signé une pétition, une déclaration, un covenant, une pièce en un mot à laquelle vous donneriez le nom que vous voudrez, dans laquelle ils demanderaient à l'administration de ne pas présenter de candidat officiel dans leur circonscription. Est-ce au ministre de l'intérieur ou au préfet que cette pièce aurait été adressée? Nous l'ignorons; mais, s'il fallait en croire nos correspondances, le cri d'indépendance jeté par les maires du canton en question aurait été entendu des maires des autres cantons, la révolte s'étendrait aux arrondissements, et le préfet se verrait dans la triste nécessité de se passer du concours des maires.

Cette nouvelle est trop extraordinaire pour qu'il ne nous soit permis de répéter une seconde et au besoin une troisième fois que nous la donnons sous toutes les réserves possibles et imaginables. — Taxile Delord. »

On écrit de Québec à la date du 18 mars que la souscription ouverte en cette ville en faveur des ouvriers colportiers français a été très-favorablement accueillie à Québec et à Montréal. Les meetings tenus dans ces deux villes ont aussi bien réussi qu'on pouvait l'espérer, les religions catholique et protestante ainsi que les langues française et anglaise y étaient également représentées. Plus de 4,000 francs ont été souscrits sur place, et M^{on}seigneur de Tloa, archevêque du diocèse, a bien voulu accorder son patronage à cette œuvre de charité. Une nouvelle réunion, annoncée pour le 18 mars, à Québec, a pour objet de distribuer les listes de souscriptions aux différents sous-comités chargés de les repandre dans la ville et dans les faubourgs. Déjà de nombreuses offrandes ont été adressées au consulat général de France qui a ainsi reçu plus de 6,000 francs. Le séminaire de Québec, de même que l'archevêché, ont donné chacun une somme de 500 francs.

L'intérêt qu'inspire la situation des ouvriers français est général, et les Canadiens, qu'ils soient d'origine française ou anglaise, montrent à leur égard un égal empressement.

Mexique.

Suivant des lettres du Mexique, Almonte et le général Marquez auraient suivi l'armée du général Forey. Doblado est assiégé à Guadalupe; la réaction contre le gouvernement de Juarez grandit. — Bullier.

On écrit d'Orizaba au *Herald*, de New-York, en date du 23 février :

« Le cri général est que les Mexicains ont l'intention de combattre les Français. Ils ont quelque seize ou dix-sept mille fantassins dans l'enceinte de Puebla et six à sept mille cavaliers. Leurs travaux de défense sont sur une grande échelle, et ils ont un grand nombre d'officiers et fanfaron, la plupart étrangers. Mais les soldats sont horriblement démoralisés, mal payés, mal nourris, et généralement peu disposés à se battre. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a antagonisme entre Comonfort et Ortega, et que le premier, qui a sept mille hommes avec lui à San-Martin, n'ira pas soutenir le second à Puebla. Si cela est vrai, et il n'y a pas de raison d'en douter, le résultat sera que les défenseurs de cette ville seront moins disposés que jamais à la défendre.

« Une personne qui réside depuis longtemps au Mexique, qui a vu de ces exhibitions de soldats et qui connaît leurs sentiments, m'assure que les Mexicains ne se battent pas. Comme elle le dit, les généraux mexicains font de trop bonnes affaires en frappant des emprunts forcés pour la défense; tant qu'ils pourront s'adonner à cette besogne, ils ne parleront pas de se sauver; mais quand ils trouveront que le moment est venu d'arrêter la perception de ces contributions, ils ne se tracasseront pas beaucoup la tête pour défendre leur pays.

« A Mexico, l'œuvre des fortifications et celle des emprunts forcés marchent d'un pas égal. Les Mexicains ont abattu tous les arbres de toutes les belles routes et avenues qui aboutissent à la capitale, et ont encombré les rues et les chemins de fossés et de barricades. On est d'accord toutefois que le sort de Puebla décidera de celui de la capitale. Si cette place tombe, Mexico doit se rendre comme prix de la lice. »

Autriche.

La *Gazette d'Augsbourg* annonce que le comte de Rechberg aurait été chargé de la rédaction de la note collective que la France, l'Angleterre et l'Autriche ont projeté d'adresser au cabinet de Saint-Petersbourg.

Nous lisons dans la *Presse* de Vienne du 31 mars :

« Des conférences ont eu lieu dernièrement entre le comte de Rechberg et les représentants des puissances étrangères

et nous croyons être bien informés en admettant que la participation du cabinet de Vienne aux démarches projetées à St-Petersbourg par les puissances occidentales est une affaire décidée. Nous apprenons qu'il ne s'agit pas d'une démarche collective, mais seulement de notes identiques que les représentants des trois puissances remettraient en même temps à Saint-Petersbourg. La position particulière de l'Autriche vis-à-vis des cabinets de Paris et de Londres a rendu la rédaction de ces notes fort difficile; cependant on a fini par se mettre d'accord pour recommander vivement l'introduction de réformes répondant à l'esprit du temps dans le royaume de Pologne. Après qu'on se fut entendu sur les notes identiques, une autre négociation a été entamée sur les réclamations que l'Autriche veut faire en faveur de l'Eglise catholique de Pologne et que la France veut appuyer. L'Angleterre, comme puissance protestante, s'est abstenue de prendre part à ces démarches. »

Pologne.

On écrit de Varsovie, 1^{er} avril :
« Les pertes des Russes dans leurs derniers engagements avec le corps de Nienki s'élevaient à 220 morts ou blessés; parmi les derniers se trouvent un commandant et sept officiers. Les Polonais ont eu 22 morts et 18 blessés. Parmi nos blessés figurent deux officiers de zouaves français. Tous deux se sont fait admirer par leur sang froid et leur courage. Six hommes étaient constamment occupés à charger les fusils de l'un de ces officiers qui, grâce à la justesse de son tir, a abattu un nombre considérable de Russes. Tous deux ont été grièvement blessés. L'un a été amputé. Pendant l'opération, il criait gaîment : *Vivent les braves Polonais ! Vive la Pologne ! Vive la liberté !* Il est soigné dans la ville de Nicoryn où le colonel prince Emile Wittgenstem arriva avec sa colonne le lendemain du combat se rendant à Komn. Le blessé informe de la présence des Russes, se fit mettre son uniforme et s'étant fait transporter auprès du prince, lui demanda si les moscovites venaient pour assassiner comme d'habitude les blessés. Si en est ainsi, ajouta-t-il, je viens spontanément et le premier pour leur donner cette satisfaction. Le prince Wittgenstem lui répondit : « Nous ne sommes pas les barbares d'autrefois, bien que nous puissions user de rigueur envers un aventurier étranger qui nous a tué lui-même une quarantaine d'hommes. » Prince, répondit l'officier français, si vous

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 8 AVRIL 1863.

— N° 5. —

BERTHE.

V. (Suite).

« Soyez donc moins discret, docteur; racontez-moi sans hésiter comment s'est fait, ou plutôt qui a fait le mariage de la marquise de Valrive. Je vous avoue sans détour que je trouve un pareil acte des plus révoltants.

« Raison de plus pour moi de n'en pas parler, monsieur le comte, répondit le docteur en souriant, si vous ne vous contentez pas de l'assurance que j'ignore le premier mot de cette affaire. »

Cyrille hochait la tête avec humeur. Un jour que sa mère rentrait toute ravie du jeu de Berthe, qu'elle venait d'entendre pour la première fois, il saisit avec empressement cette occasion favorable.

« Est-elle si grande musicienne ? demanda-t-il avec une feinte ignorance. Je vous prierai, en ce cas, de me conduire un jour chez elle. »

Le lendemain, sa mère lui dit : « Tu peux te présenter chez la marquise cette après-midi, pendant que je ferai une promenade avec ton père. Elle te permet et

tu me remercieras, je te le répète, d'avoir obtenu d'elle cette autorisation. »

Il témoigna d'avance sa reconnaissance à la comtesse en lui baisant la main.

« Je vais donc l'entendre et — la voir de près ! » pensa Cyrille en prenant son chapeau, le cœur palpitant de joie. Berthe lui fit un gracieux accueil. La comtesse ne lui avait jamais parlé de son fils que les larmes aux yeux, ne trouvant pas assez de mots pour louer la tendresse, la patience et la sollicitude inépuisables de Cyrille pour son père. Berthe comprenait la joie de la mère et le dévouement du fils, elle qui faisait preuve d'un plus grand dévouement encore, et ce noble sentiment qui les animait tous les deux la faisait s'intéresser à Cyrille.

Après les premières salutations, il lui dit comment, depuis plusieurs semaines, il lui était redevable d'heures d'une félicité véritable. Le visage de Berthe trahit quelque incrédulité. Lorsqu'il ajouta : « J'ignorais d'abord qui était cette pianiste enchantée, » la physionomie de la jeune femme devint railleuse.

« Ces promenades nocturnes étaient donc fort romanesque et entourées de mystère ? dit-elle. »

« Oui, répondit-il sèchement, je suis romanesque. »

Malgré elle, Berthe partit d'un éclat de rire.

« Ainsi, reprit-elle, vous aimez les aventures ? »
« Oh ! non, madame la marquise; mais les choses, les mortels, les événements qui ne se voient pas tous les jours, qui sont entourés d'une certaine auréole de grandeur intime... »

« Quel dommage ! interrompit Berthe. Cette prédilection est très-facile à com-

prendre et assez générale, me semble-t-il, mais pas du tout romanesque. Ce qui l'est, M. le comte, c'est de métamorphoser une chose vulgaire en une chose sublime, mon pauvre jeu de piano en harmonie des sphères, par exemple. Et je croyais que passer pour romanesque n'était pas de mode.

« Je ne veux que passer pour un admirateur sincère de votre beau talent, s'écria vivement Cyrille. Permettez-vous ? ajouta-t-il ; puis il ouvrit le piano et préluda de main de maître.

Quand il se leva au bout de cinq minutes, Berthe dit sans la moindre affectation :

« Voilà un jeu d'une toute autre perfection que le mien ; je ne comprends pas que vous ayez le désir de m'entendre. »

« Je le desirais à cause de l'expression et de l'âme qui éclatent dans votre jeu et lui donnent un caractère tout particulier, au-dessus de toute comparaison. Oh ! jouez, je vous en prie ! »

« A condition que vous cessiez vos promenades nocturnes, M. le comte. »

Cyrille s'inclina sans mot dire, et Berthe exécuta très-habilement de brillantes variations sur un air populaire.

« Je reviendrai ce soir écouter sur mon banc à votre porte ! s'écria Cyrille quand elle eut fini. Je viens d'entendre une virtuose, et non pas vous. Non, vous jouez tout autrement que cela. »

« Pas du tout, » répondit froidement Berthe pour cacher son embarras, car elle savait fort bien que Cyrille disait la vérité. Elle s'étonnait qu'il eût deviné si juste, et peu s'en fallait qu'elle n'eût peur de lui. Elle lui adressa quelques questions indifférentes sur les compositeurs qu'il préférait. S'apercevant alors qu'elle ne

cherchait en définitive que des subterfuges, il prit congé d'elle.

Au pied de l'escalier, il se trouva face à face avec Edmond, qui allait prendre Berthe pour faire une promenade. Comme le docteur Lamotte accompagnait le marquis, Cyrille les salua tous les deux et demanda à M. de Valrive s'il se plaisait à Vichy.

« Très-bien, parfaitement bien, répondit Edmond avec son regard distrait. Il n'y a nulle part de plus belle fleurs — et, afin qu'elles ne se fanent pas, je les cueille pour mon herbier. Il y a une poudre pour elles — alors elles conservent également leurs couleurs, les rouges pâles et les violettes — connaissez-vous cela ? »

« Certainement, » répondit Cyrille, saisi d'horreur à ces paroles incohérentes auxquelles il n'avait rien compris ; et il s'éloigna rapidement.

« Ma mère, s'écria-t-il en entrant dans la chambre de la comtesse, il se passe ici bas des infamies dont les auteurs méritent la flétrissure. Le marquis de Valrive est totalement fou; il parle de fleurs qui prennent une poudre pour rester belles. »

« Un éclat de rire de son père l'interrompit.

« Tu ne l'as pas compris, dit sa mère. Il s'agit d'une certaine poudre qu'on sème sur les fleurs sèches pour empêcher l'altération des couleurs. Il est vrai qu'il a l'intelligence faible et que ses discours sont confus. »

« Et on lui a accouplé cette femme ! Oh ! c'est infâme ! Cela devrait être interdit, rendu impossible. Un pareil mariage n'en est pas un, et comme il n'a jamais été valable, il peut être dissous. »

« Cyrille ! s'écria la comtesse, quelle idée ! que l'importe ? Ne te permets ja-

mais une pareille allusion, si légère qu'elle soit, avec la marquise. Ce serait l'offenser mortellement ; je le sais, car il m'en est malheureusement échappé une semblable. Son pauvre mari malade n'est pas insensé, il n'est que faible d'esprit, et elle le soigne avec une fidélité à toute épreuve. Si elle y trouve sa satisfaction, pourquoi la plains-tu ? »

« Vous parlez contre votre conviction, répondit Cyrille. A 60 ans, on peut être content d'un pareil sort, mais c'est impossible à 20, même à la plus vertueuse, à la plus noble des femmes, et telle est à mes yeux la marquise. On remplit son devoir, et l'on a une bonne conscience; mais on n'en mène pas moins une existence vide. »

« Vide des chagrins et des joies imaginaires ou égoïstes de l'amour, de la passion telle que le monde l'entend, mais remplie de bonnes pensées, de sentiments purs, d'actions nobles. Comment oses-tu appeler cela une existence vide ? »

« Dieu me garde des mortels qui n'ont rien aimé que leur devoir ! répliqua Cyrille. Ils se considèrent comme les élus, les forts, les purs. Ils sont froids, inflexibles, impitoyables, insensibles aux souffrances morales d'autrui. Le renoncement, l'empire sur soi-même sont devenus leur nature. J'aimerais mieux poser ma tête sur une pierre que sur le sein d'un être pareil. »

« Tu as tort, mon fils : cet être ne serait plus un simple mortel, mais un saint. N'invoquez pas les saints, reprit gaiement Cyrille ; car ils parlent en ma faveur. S^{te} Madeleine, S^t Augustin n'ont-ils jamais aimé autre chose que leur devoir ? »

« Voudrais-tu aimer une Madeleine ? »